

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Licenciée en chimie et philosophe des sciences, Isabelle Stengers est, notamment, l'auteure, en 1979, de *La nouvelle alliance* rédigé avec Ilya Prigogine, prix Nobel 1977 de chimie. Cette ancienne enseignante à l'ULB propose, en ces temps de débâcle écologique, de réactiver l'imagination afin de construire ensemble du sens commun pour demain.

Isabelle STENGERS

« ON PEUT APPRENDRE DE LA FORCE DE L'AUTRE »

— **Dans les titres de vos deux derniers ouvrages, Réactiver le sens commun. Lecture de Whitehead en temps de débâcle et Résister au désastre, figurent les mots "débâcle" et "désastre" pour parler de l'état du monde présent. Pourquoi ?**

— Pour parler de la pandémie, je n'emploierais certainement pas le mot de crise. Une crise, c'est lorsqu'on attend un retour à la situation précédente, à la normale. « *Ce n'est qu'une crise, serrons les dents* », disent ceux qui ne peuvent rêver d'autre chose que de *business as usual* ou de croissance. Pour moi, cette pandémie fait partie de la tragédie que je nomme désastre ou débâcle. Un retour à la normale pourrait devenir un cauchemar et nous entraîner plus loin dans cette débâcle.

— **La pandémie est une opportunité de penser et d'agir autrement ?**

— Elle est un signal d'alarme. On constate que ce sur quoi on croyait pouvoir compter fait défaut, avec des conséquences à l'échelle du monde. Le virus profite pleinement de ce que nous appelons la globalisation, les échanges intenses et en toutes directions. Ce désastre environnemental est aussi social et mental. Ce qu'on appelle le soi-disant progrès a transformé non seulement la nature, mais aussi notre mode de penser, notre faculté de penser et d'agir, de fabriquer du sens ensemble. Avec l'individualisme, le sujet est isolé de ses capacités de penser et d'agir ensemble, avec d'autres en situation. Et il est complètement vulnérable aux types de nourriture affective, intellectuelle, émotive qu'on lui sert à la télé ou un peu partout ailleurs.

— **Vous avez dit plusieurs fois que vous aviez honte de léguer ce monde aux générations futures...**

— La culpabilité revient à se contenter de dire passivement : « *C'est ma faute, c'est ma très grande faute.* » Le sentiment de honte peut entraîner plus loin, vers un mode d'agir et de penser. Je le ressens profondément. Il y a des choses que j'ai honte d'avoir acceptées. J'ai appris de cela et décidé d'essayer de penser et d'agir autrement.

— **On devra vivre dans un monde particulièrement incertain et imprévisible, et pour longtemps ?**

— On va vivre dans les difficultés pour des siècles suite au désastre climatique, à la pollution, à la disparition de la vie, au désordre écologique. Cela ne va pas se régler rapidement, même si on réduit très fortement les émissions de CO₂. Mon travail, à travers quelques-uns de mes livres, consiste à chercher dès aujourd'hui des manières de penser, d'agir, de lutter avec d'autres. Le capitalisme ne va pas disparaître d'un claquement de doigts qui permettrait d'échapper à la barbarie qui commence déjà. On pourrait

dire que je suis pessimiste, mais on ne sait pas ce dont les humains de demain sont capables. Donc, le changement peut être une régénération. J'essaie de réfléchir à ce que nous pouvons faire aujourd'hui qui soit digne d'aider ceux de demain.

— **À la lecture du philosophe Whitehead, vous invitez à réactiver le sens commun, sans déléguer cette recherche à des experts qui penseraient pour tout le monde.**

— Le sens commun a été littéralement défait. Par exemple, des physiciens s'enorgueillissent de penser contre lui. Ceux qui "savent" peuvent ainsi tourner en dérision les questions que se posent les gens, en leur expliquant que le sens commun doit être dépassé, qu'il faut aller vers une vision informée des sciences. On leur dit : « *Les choses sont plus compliquées que vous ne le pensez.* » Ce n'est souvent pas faux, mais au lieu de partager les problèmes avec eux, ces scientifiques demandent d'accepter a priori que la manière dont ils posent le problème est la bonne. Pour moi, il faut chercher à partager les savoirs avec les gens pour trouver un sens commun. Je crois que la crise du politique provient aussi, pour partie, de l'humiliation de ceux à qui on a dit pourtant officiellement qu'en démocratie, ils ont le droit de penser et que leur pensée compte.

— **Vous dites par exemple que la façon dont les religieux quakers ont pensé et adopté un modèle de société, en dehors de ce qui était proposé à l'extérieur, donnait à penser...**

— Les quakers sont des activistes depuis le XVII^e siècle. Ils ont été les premiers à pratiquer une certaine égalité des sexes, à être anticolonialistes, à s'opposer à la guerre et bien d'autres choses encore. La manière dont ils ont pensé ensemble était relativement remarquable. Ce n'était pas une pensée de masse, mais de groupe. Aujourd'hui, aux USA, la façon dont certains groupes activistes procèdent pour leur prise de décision est venue largement d'eux. Une de leurs manières de faire est de penser ensemble, en silence, ce que la situation du moment demande comme réponse, pour que l'imagination des uns et

« On ne sait pas ce dont les humains de demain sont capables. »

des autres puisse donner un sens commun. Le dispositif de faire silence, de ne tenir que des paroles rares, mais qui comptent, sont des dispositifs que j'appelle génératifs. Ils ne produisent pas de pensée collective sans que tous aient été quelque part "transformés" par cette pensée, cet "être ensemble". Il s'agit d'un dispositif rituel que l'on retrouve aussi chez des peuples prémodernes. Notre méthode d'argumentation soi-disant rationnelle est une manière de faire taire l'émergence d'un sens commun et devient une simple

arme pour donner raison ou tort à quelqu'un d'autre. L'argumentation, c'est intéressant, mais face aux questions graves, existentielles qui nous mettent en cause collectivement, ce n'est peut-être pas la meilleure manière de procéder.

— **Bien penser n'implique pas de rejeter la dimension émotive, sensible de l'intelligence ?**

— C'est d'abord ce qu'on sent, ressent qui oblige à penser. La rencontre avec quelqu'un ou quelque chose d'autre produit des effets affectifs, et ensuite, on peut être forcé à penser ce qui nous a affectés. On ne va pas pour cela se laisser entraîner par ses émotions, mais il y a moyen de "travailler" à partir de là. Il faut se laisser toucher d'abord. On ne peut pas penser hors sol, en termes de généralités. On doit penser pour ici et face à telle situation.

« C'est d'abord ce qu'on ressent qui oblige à penser. »

— **Ainsi, certaines expériences de vie pratiquées en agriculture vous paraissent porteuses...**

— Oui, l'affaire des OGM a été générative de sens nouveaux pour moi et pour certains activistes. Si on ne veut pas dépendre des grandes entreprises agroalimentaires, il faut penser à ce que nous souhaitons comme nourriture. Beaucoup d'activistes ont été formés à avoir une approche individualiste et anarchiste, à « faire ce qu'on veut et quand on veut ». Mais la terre à cultiver apprend que les plantes n'attendent pas, et que si on attend trop, la récolte sera perdue. Ces activistes qui font des jardins collectifs ou de la permaculture ont ainsi beaucoup appris de l'observation, des contraintes des plantes, en les travaillant ensemble. Les plantes n'acceptent pas n'importe quoi, ne poussent pas politiquement ou poétiquement.

— **Le monde agricole est un lieu majeur d'expériences porteuses de sens ?**

— Oui, des paysans se disent aussi chercheurs parce qu'ils veulent récupérer les savoirs qui ont été détruits. Ils se sentent fortement descendants d'un désastre obscur et très récent avec l'industrialisation de l'agriculture qui a substitué à leur savoir celui des ingénieurs agronomes et de leurs recettes uniformes tout-terrain. Beaucoup d'agriculteurs ont perdu le sens, la capacité d'être touchés et de penser à partir de leur terre, de leur situation. Donc, ils deviennent des chercheurs pour récupérer ce savoir. Pas pour l'appliquer tel quel parce que le contexte a changé et qu'il ne faut pas penser par tradition, mais connaître celle-ci. La terre est un lieu crucial où le désastre a frappé et où la réflexion pour demain est très présente, que ce soit dans les jardins collectifs ou dans les échanges entre agriculteurs. Je ne suis pas agricultrice, mais, comme philosophe des sciences, je dis simplement : « Regardez là ce qui s'y passe, c'est important. »

— **Vous avez été professeure à l'ULB et participé activement aux débats de société. Le terreau familial a-t-il joué un rôle, vous qui êtes la fille d'un professeur d'histoire de cette université ?**

— Dans ma famille, j'ai appris à prendre au sérieux la pensée, mais mon genre de savoir n'est pas le même que celui que mon père cultivait. Lui essayait de voir, à partir de documents, ce qu'on est autorisé à dire du passé. Moi, c'est plutôt ce que j'ai vécu comme femme et ce qui a été

produit par Mai 68 qui m'ont mis en éveil, en essayant de voir ce qui se passe et quelles conséquences cela engendre. Je ne pensais pas comme mon père, mais la joie de penser a été nourrie par le terreau familial.

— **Certaines rencontres ou expériences fondatrices ont contribué à ce que vous êtes devenue ?**

— Dans mon parcours de formation, j'ai eu la grande chance de côtoyer Ilya Prigogine, et cela a été crucial. J'ai choisi d'étudier les sciences par réaction à l'option paternelle, puis la philosophie des sciences pour tenter de poser les questions qui me semblaient pertinentes. Et c'est à partir de là que j'ai travaillé avec Prigogine, en étant diplômée en chimie et en philosophie. Cette passion, cette espèce d'audace intellectuelle, cette capacité à résister à ce que tout le monde croit quand on est physicien, est une chose, chez lui, pour laquelle j'ai un immense respect.

— **D'autres rencontres décisives ?**

— Celles d'autres intellectuels récalcitrants à qui je dois beaucoup. Je n'apprends qu'avec ceux qui résistent de manière créative, en luttant. À part des amis proches qui ont les vertus des récalcitrants, j'ai des contacts très profonds avec le GECO, Groupe d'études constructivistes. Cela crée des liens au sein de l'université et avec des universitaires d'autres pays selon des affinités intellectuelles et non des programmes de recherche.

— **Entre les mondes laïc et chrétien, il existe des sensibilités différentes liées à l'histoire. Elles s'atténuent ?**

— Les chrétiens sont, pour moi, largement une inconnue. Il y en a pour qui j'ai beaucoup de respect et j'accepte que leur identité chrétienne fasse partie de leur force intérieure, tout comme le fait que je sois féministe et quelque peu païenne fait partie de ma force intérieure. On se rencontre et on honore ce qui rend l'autre fort et dont on ne se sent pas capable personnellement. Chacun est nourri par des forces différentes, mais on peut reconnaître et apprendre de la force de l'autre.

— **Qu'est-ce qui est sacré pour vous ?**

— La force de l'autre qui se cherche. Si j'ai l'impression que ce que je dis affaiblit ou humilie l'autre, je me sens mal et c'est à apprendre. Voilà pourquoi je n'humilierai jamais un chrétien en lui envoyant à la figure tout ce qu'on peut reprocher au christianisme. Personne ne doit chercher à rendre coupable l'autre, en se proclamant soi-même innocent. On est tous aujourd'hui dans la même débâcle, et la seule question qui m'intéresse chez les chrétiens est de savoir de quoi leur foi les rend capables.

— **Il y a une vertu que vous appréciez ?**

— Le courage de se remettre en cause, avec de l'humour.

— **Comment vous ressourcez-vous ?**

— J'aime me promener, mais c'est par la lecture avant toute chose. Surtout des livres de science-fiction qui ont pénétré ma pensée en tant que philosophe. ■



Isabelle STENGERS, *Réactiver le sens commun, Lecture de Whitehead en temps de débâcle*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2020. Prix : 18,80€. Via *L'appel* : - 5% = 17,86€.

Isabelle STENGERS, *Résister au désastre*, Paris, Wildproject, 2019. Prix : 8€. Via *L'appel* : - 5% = 7,6€.